

Hirza, tragédie, par M. de Sauvigny... (Comédiens ordinaires du Roi, 27 mai 1767)

Auteur : Billardon de Sauvigny, Edme-Louis (1736 ?-1812)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

94 Fichier(s)

Les mots clés

[Tragédie en 5 actes et en vers](#)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-8550

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119963647>

Informations sur le document

Genre Théâtre (Tragédie)

Éléments codicologiques In-8° , VI-78 p.

Date

- 1767-05-27 (date de la 1^{ère} représentation par la Comédie Française)
- 1767 (date de la 1^{ère} édition)

Langue Français

Lieu de rédaction Paris, Veuve Duchesne

Relations entre les documents

Collection Hirza

[Hirza ou les Illinois, tragédie en cinq actes et en vers](#) a pour édition approuvée cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

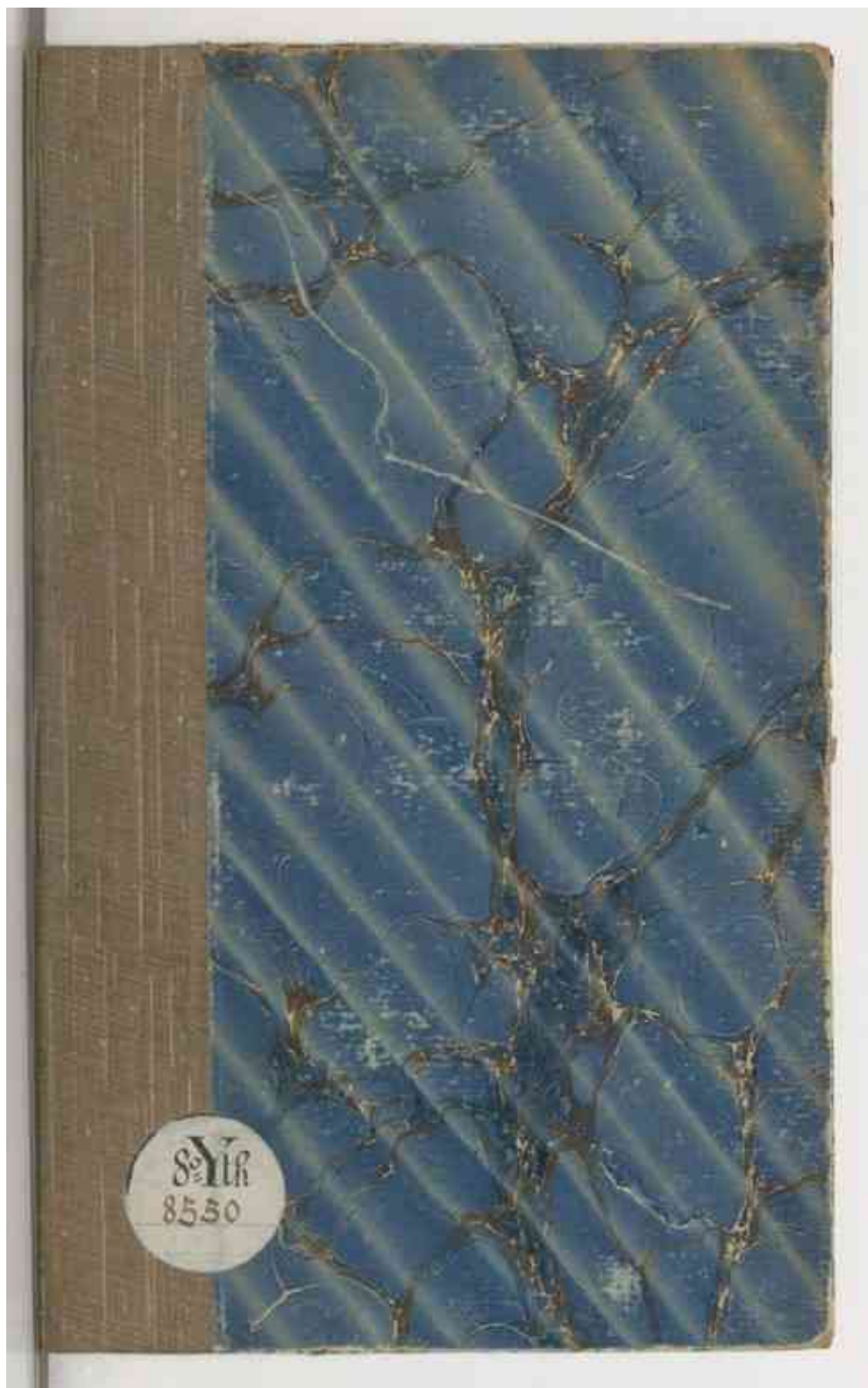
Billardon de Sauvigny, Edme-Louis (1736 ?-1812), *Hirza, tragédie, par M. de Sauvigny... (Comédiens ordinaires du Roi, 27 mai 1767)* 1767 (date de la 1^{ère} édition) ; 1767-05-27 (date de la 1^{ère} représentation par la Comédie Française)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/122>

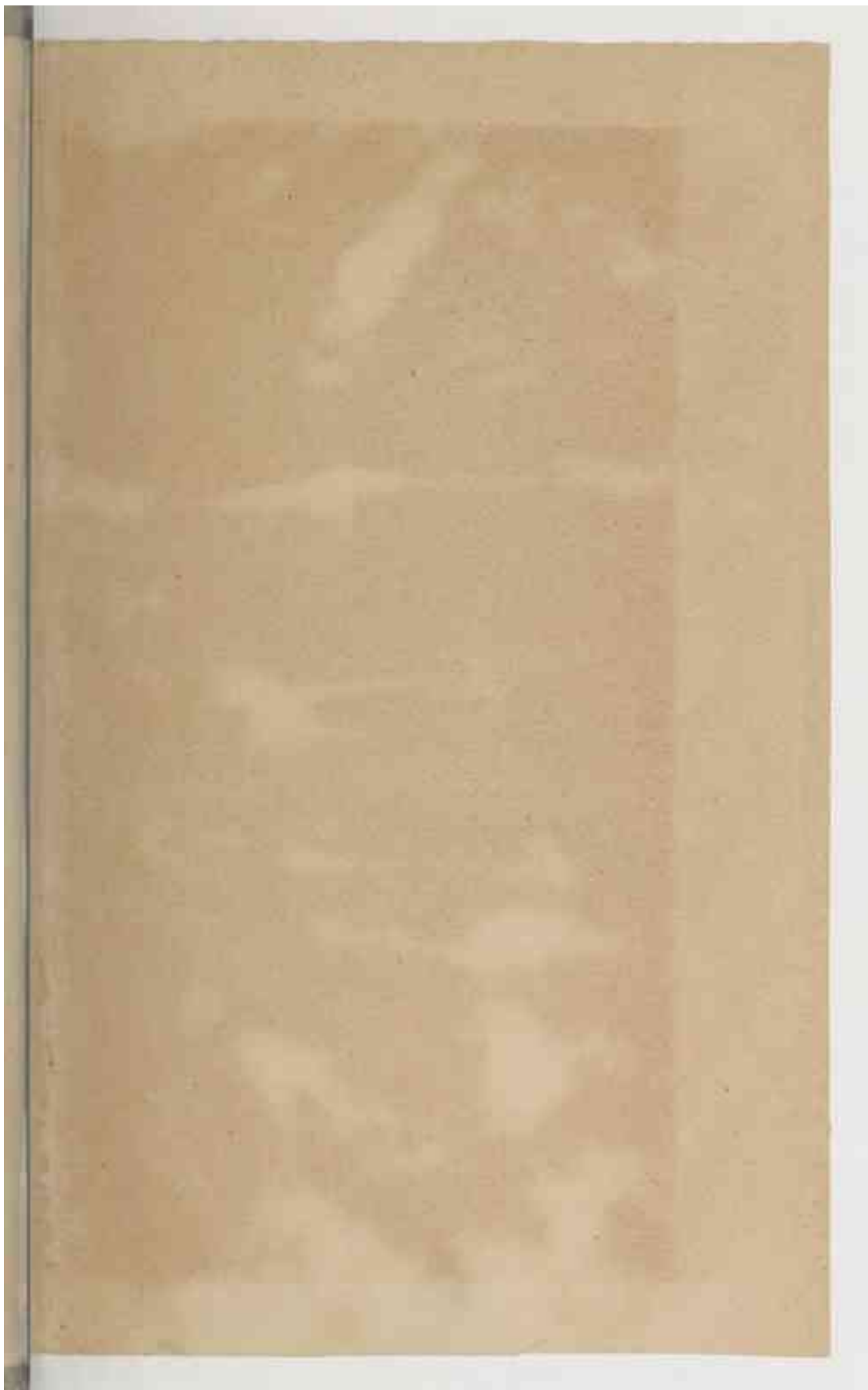
Copier

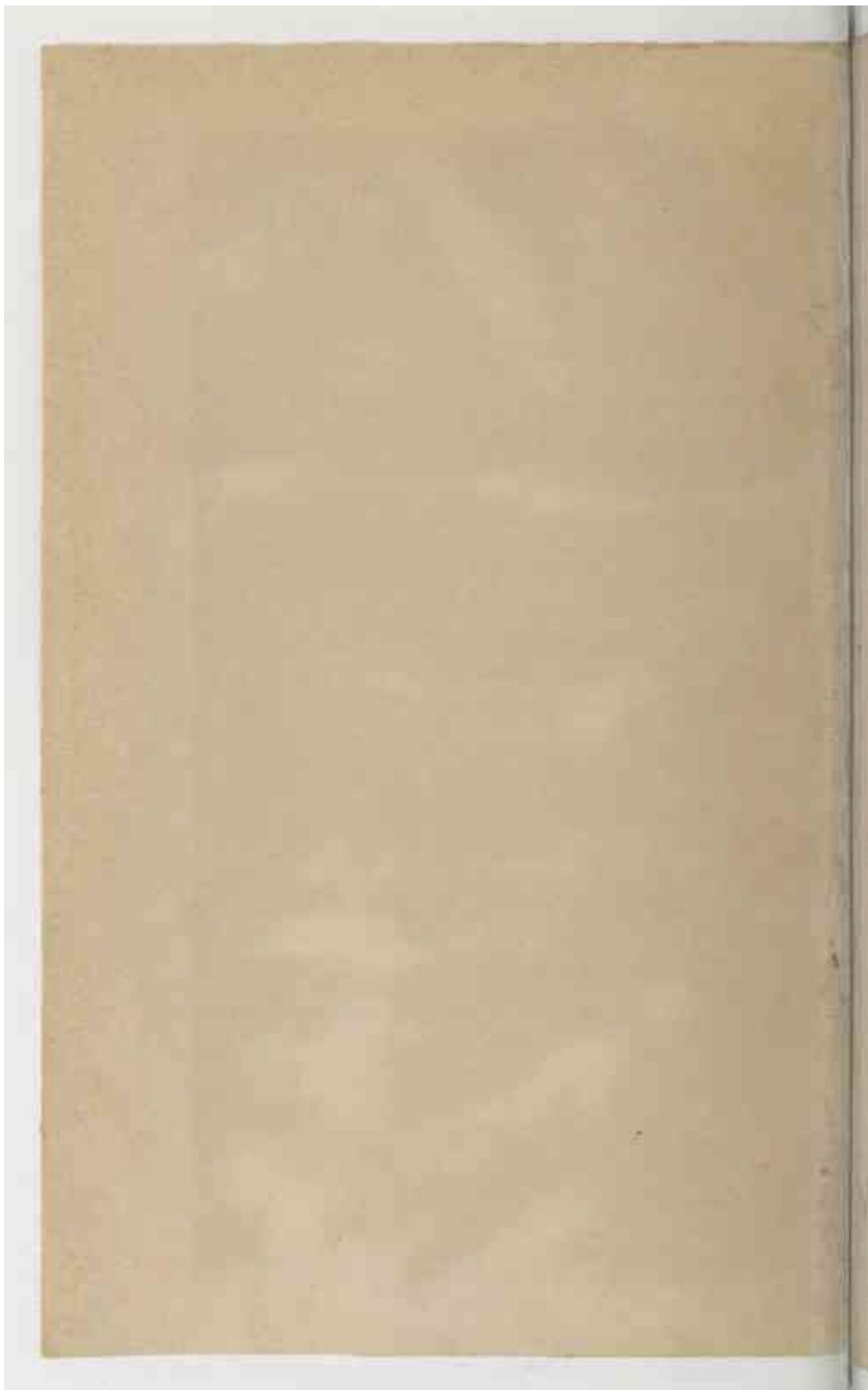
Notice créée le 04/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France







L'abbé

H I R Z A,

TRAGÉDIE;

PAR M. DE SAUVIGNY:

*Représentée, pour la première fois, par les
Comédiens ordinaires du Roi, le Mercredi,
27 Mai 1767.*

Puisse de Moursal l'exemple malheureux
Arracher à vos yeux des larmes salutaires.
Héu.

Le Prix est de 1 liv. 10 sols.



A PARIS,

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue
S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXVII.

AVEC APPROBATION.

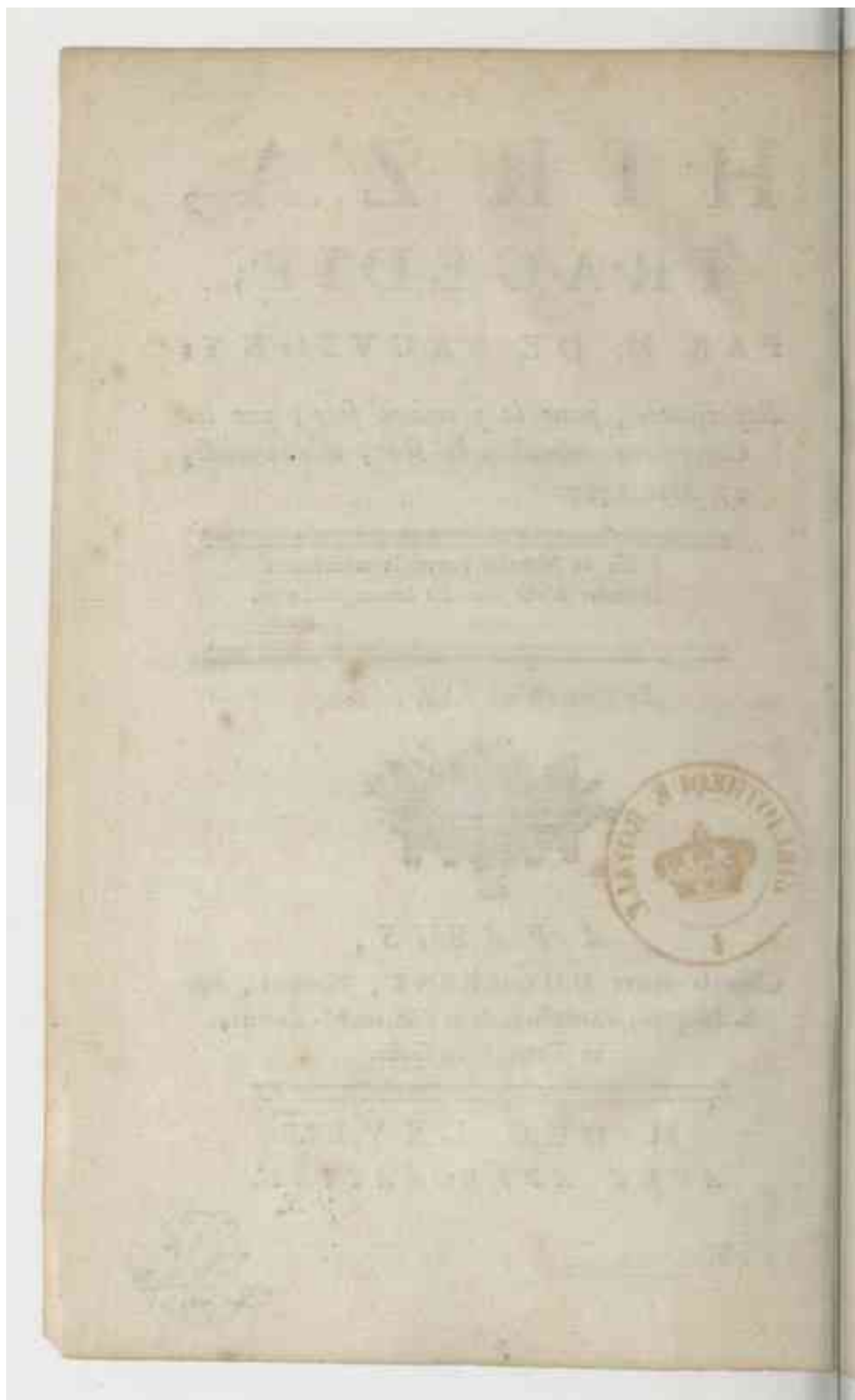
Y Th

8550

Dupont V^e n^o 8548



(3)





P R E F A C E.

LE desir de la vengeance , l'ambition , l'amour , la jalousie ont souvent fait des traîtres ; & l'intérêt mal-entendu de quelques Citoyens revêtus d'un pouvoir passager , a presque toujours occasionné le malheur des peuples qui , loin des yeux du Souverain , sont dans la dure nécessité de leur obéir.

Frappé de cette grande vérité , j'ai voulu la mettre sur la scene ; mais des raisons malheureusement invincibles m'ont empêché d'exécuter mon plan d'une maniere aussi étendue que je l'avois conçu. Elles m'ont même arrêté quelque tems ; cependant le plaisir de peindre un pays & des hommes nouveaux l'a emporté ; j'ai cru qu'il en résulteroit peut-être quelques beautés que je

devrois au sujet. Plus je l'ai médité , plus j'ai senti mon enthousiasme croître & mon ame s'élever , plus le sujet m'a paru vraiment tragique & moral ; deux choses que l'on doit réunir autant qu'il est possible.

Pour mettre en opposition les mœurs des Sauvages avec celles du peuple le plus policé de l'Europe , j'ai choisi deux hommes de chaque Nation ; l'un a les vertus , l'autre les vices de son pays ; & j'ai voulu , en déployant leurs caractères , faire marcher de front ces quatre personnages.

Plusieurs Officiers du Canada que j'ai consultés , m'ont assuré que les Sauvages , accoutumés à vivre avec les Européens & si souvent trompés par eux , sont devenus très-méchans , & tels à-peu-près que j'ai cherché à peindre Oukéa.

Les autres , qu'on nomme les Sauvages *d'en-haut* , avec moins de passions & de besoins , sont plus désintéressés , plus francs ; ils suivent presque machinalement les impulsions subites du cœur , ces premiers mou-

vemens de la pitié qui nous rendent généreux & bons ; car , comme dit un Auteur célèbre , » qu'est-ce que la générosité , » la clémence, l'humanité, sinon la pitié » appliquée aux foibles, aux coupables ou » à l'espèce humaine en général « ?

Ces Sauvages , uniquement occupés de la chasse ou de la guerre , ne connoissent à-peu-près que le physique de l'amour (a). Si j'ai donné un sentiment plus tendre à la femme , son amour est l'ouvrage d'un François.

Ce n'est point dans la vue de faire des vers pompeux , mais seulement pour pein-

(a) M. Rousseau , égalité des conditions.

Le physique de l'amour est ce desir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre : le moral est ce qui détermine ce desir & le fixe sur un seul objet exclusivement , ou qui , du moins , lui donne , pour cet objet préféré , un plus grand degré d'énergie : or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice , né de l'usage de la société , & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin , pour établir leur empire & rendre dominant le sexe qui devroit obéir. Le Sauvage écoute le tempérament qu'il a reçu de la nature , & non le goût qu'il n'a pu acquérir.

dre avec des couleurs plus vraies , que j'ai donné un langage figuré à mes Sauvages. Je n'ai voulu employer , autant qu'il m'a été possible , que les images qui leur sont propres & qui ne choquent point nos idées.

J'ai mis en usage le *Calumet* & les *Colliers* , parce que le *Calumet* est une sorte de passe-port , & les *Colliers* sont les garants de tous les traités qui se font ; les *Manitous* sont à-peu-près comme les Dieux Pénates des Payens ; chaque Sauvage s'en choisit un à sa fantaisie , & le porte toujours sur soi. Il fait gloire de vaincre la douleur & les tourmens ; il ne pleure la mort de ses parens qu'un an après les avoir perdus : c'est au plus célèbre Guerrier à faire l'éloge d'un Guerrier qui vient de mourir , en rappelant ce qu'il a fait de plus mémorable. Ils ont des chansons de guerre & de mort , telles à-peu-près que celles qui finissent le I^{er} Acte.

J'entrerai dans de plus grands détails à ce sujet dans un petit Ouvrage sur le Ca-

nada que je ferai paroître incessamment. Je dirai en passant que les Sauvages qui veulent faire l'éloge d'un Européen, lui disent, *tu es un homme comme nous*. Ils n'attribuent point les mauvaises actions des hommes à la méchanceté du cœur, mais à la folie, à l'égarement de l'esprit; c'est peut-être une des choses qui prouve le mieux que l'homme n'est pas né méchant.

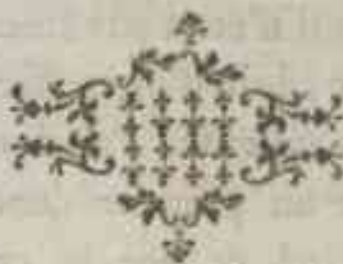
J'avois imaginé qu'un fils voyant le fer levé sur son pere, & se précipitant au-devant du coup pour le recevoir, pourroit ne pas déplaire. Je croyois que, loin de passer pour un *escamotage*, cette action seroit trouvée naturelle & convenable : j'ose le croire encore; & si ce dénouement n'a pas plu, c'est qu'il n'étoit pas amené avec assez d'art, & que, loin d'intéresser pour Hirza, il la rendoit odieuse. J'ai donc été obligé d'en revenir au premier dénouement que j'avois imaginé & que je croyois devoir faire moins d'effet, parce qu'il étoit plus simple. Puisque le Public l'a agréé, je m'en

applaudis : Hirza en est devenue plus intéressante. Je conçois que c'est l'intérêt qui doit être le premier mérite d'un Ouvrage fait pour être représenté.

Je mets ici la première Approbation de ma Pièce, qui a été reçue sous le titre des *Sauvages*.

J'ai lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, les *Sauvages*, Tragedie ; & je crois qu'on peut en permettre la représentation. A Paris, ce 9 Novembre 1765. MARTIN.

Vu l'Approbation, permis de représenter ; ce 11 Novembre 1765. DE SARTINE.



HIRZA.

H I R Z A ,
TRAGÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE
HASEM, HIRZA, OULAD,
VILLAINS, GUEPES,
PEUMES, SUDANES

P E R S O N N A G E S.

HIRZA.	Mlle. DUBOIS.
MONRÉAL.	M. MOLÉ.
HIASKAR, <i>Chef de Guerre.</i>	M. LE KAIN.
MONRÉAL, <i>pere.</i>	M. BRIZARD.
OUKEA, <i>Chef du Conseil des Vieillards.</i>	M. D'AUBERVAL.

H I R Z A ,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit dans l'enfoncement le Saut de Niagara. D'un côté, des rochers, des cabannes & quelques arbres ; de l'autre, un tombeau élevé sur des piliers matachés, & décoré de chevelures en forme de trophée ; au pied du tombeau est un Autel sur lequel sont les armes du Défunt, ses flèches, son casse-tête & son manitou. Hiaskar est appuyé & paroît consterné ; les autres Guerriers, le Conseil des Vieillards, Oukea & plusieurs Femmes sauvages sont épars çà & là dans des attitudes de douleur & de désespoir : Hirza est au milieu. Elle regarde le tombeau de son père, & laisse voir plus de colere que d'abattement.

SCENE PREMIERE.

HIASKAR, HIRZA, OUKEA,
VIEILLARDS, GUERRIERS,
FEMMES SAUVAGES.

HIASKAR.

SUR ta tombe, ô Thamar, les Illinois gémissent !
Ces huttes, ces rochers de leurs cris retentissent !

A ij

Et nos Dieux sont par nous vainement implorés !
Ils ont vu les François de ton sang enivrés ,
Sans pouvoir t'attacher à leur glaive homicide !

Appui du Canada , notre Chef intrépide ,
Aussi prompt que les vents , eût fait voler la mort
Des remparts de Québec aux monts du Labrador :
C'est du sang des François qu'il cimentoit sa gloire ;
Et le nom de Thamar vivra dans leur mémoire.

Triste Niagara , séjour craint de nos Dieux ,
Vous , rochers menaçans , & vous , flots furieux ,
Qui des monts inégaux couvrant les vastes cimes
Tombez en mugissant d'abîmes en abîmes ,
Vous avez vu briser le calumet de paix ,
Par un monstre animé sous la main des François :
Un vaisseau qui des flots s'élevant jusqu'aux nues
Agitoit dans les airs ses ailes étendues ,
De longs tubes d'airain qu'il portoit dans ses flancs
Frappoient d'un bruit affreux les monts retentissans :
Sous tes pieds , ô Thamar , tu sens trembler la terre ;
Tu cours , la flamme en main , défiant le tonnerre ,
Abîmer dans les eaux ce colosse odieux ,
Qui de son poids énorme eût accablé ces lieux.
Nous étions sous ta garde , à l'abri des tempêtes :
La hache des François vient de frapper nos têtes.

Pleurons , amis , pleurons , notre soutien n'est plus :
L'Europe est triomphante & nos Dieux sont vaincus.

TRAGÉDIE.

5

H I R Z A.

Quoi ! ta bouche , Hiaskar , est ouverte à la plainte !
 Compagnon de Thamar , connoîttois-tu la crainte ?
 Garde-toi d'admirer , par un si lâche effroi ,
 Tes Dieux & ton pays , & nos Guerriers & toi.
 Du moins imite Hirza. Thamar étoit mon pere :
 Hélas ! moi qui l'aimois , moi qui lui fus si chere ,
 Ai-je fait sur sa tombe éclater mes douleurs ?
 Que le sang de François y coule avant nos pleurs.
 L'embrasse avec espoir ; il plaie à mon courage.
 Apprenez d'une femme à repousser l'outrage ;
 Venez , Guerriers : un Dieu de notre honneur jaloux ,
 Un Dieu qui m'a parlé , marchera devant vous.
 Mais que voiez-vous ? un revers aura pu vous abattre !
 Ciel ! eh quoi vous pleurez , vous qui pouvez com-
 battre !

Vous n'entendez donc pas nos farouches vainqueurs ,
 Dans leur barbare joie , insulter à vos pleurs ?
 Vous ne voyez donc pas les mânes de mon pere ,
 Dans l'ombre de la mort frémissant de colere ,
 Retracer à vos yeux ce qu'il a fait pour vous !
 Quand nos Gens revenoient sanglans , percés de
 coups ,
 Quand ils mouroient en proie à la fureur des armes ,

A iij

Ne leur prodiguoit-il que d'impuissantes larmes ?
 Il couroit les venger : imitez sa valeur ;
 Et sacrifiant tout à ma juste fureur ,
 Allez , pour apaiser son sang qui fume encore ,
 Frapper , exterminer des monstres que j'abhorre.

H I A S K A R .

Si je perdois l'espoir de remplir tes souhaits ,
 Je t'avouerois ma honte , & je m'en punirois.
 Va , crois-en Hiaskar ; étouffe un vain murmure :
 Ta fureur est avengle & ma haine est plus sûre.
 Courir en téméraire au devant du danger ,
 C'est hâter sa défaite , & non pas se venger.
 Nos Vainqueurs sont armés par un pouvoir céleste ,
 Veux-tu de nos Guerriers voir immoler le reste ?
 Veux-tu voir enchaîner par ces Tyrans heureux ,
 Nos femmes , nos enfans , & toi-même avec eux ?

H I R Z A .

Que dis-tu ? des François moi subir l'esclavage !
 S'ils ont le bras d'un Dieu , j'ai le cœur d'un Sauvage ;
 Je fais mourir.

O U K E A .

Arrête. Il ne nous suffit pas.

T R A G É D I E.

7

De mourir : il faut vaincre ; il faut dans nos combats,
Consultant la prudence autant que le courage ,
Ne rabaisser jamais l'orgueil du nom Sauvage.
L'adresse contre nous fait plus que la valeur ;
Que l'exemple nous serve , & qu'un peuple trom-
peur ,

Lui-même sous ses pieds creusant un précipice ,
Soit la victime enfin de son propre artifice.
Il est tems de venger ton pere & nos climats.
L'Europe a des Tyrans qui nous tendent les bras ,
L'un à l'autre opposons ces fléaux de la terre ,
Et qu'ils soient seuls en bute aux horreurs de la guerre.

H I A S K A R (*à Hirza.*)

Tu dois prêter l'oreille aux discours d'Oukéa.
Au Conseil des Vieillards sa vertu le plaça ;
Thamar l'y consultoit & sa voix y préside :
Que sa lumière , Hirza , désormais soit ton guide.

(*A Oukéa.*)

Et toi , daigne te rendre aux vœux des Illinois.
Nos Vieillards , nos Guerriers te parlent par ma voix.
Tous , d'un commun suffrage honorant ta prudence ,
De Thamar en tes mains remettent la puissance ,

(*Montrant Hirza.*)

Jusqu'au jour , où son choix tombant sur un de nous ,
Fera revivre enfin Thamar dans son époux.

A iv

O U K E A.

Je crains trop , Illinois , que de mon caractère
La rudesse inflexible & l'équité sévère ,
En voulant vous servir , ne révoltent vos cœurs.

H I R Z A.

Qu'importe , si tu peux réparer nos malheurs ?

O U K E A (*montrant Hiaskar.*)

Tu le veux , j'y consens. Mais il t'aime ; & j'espère
Que l'offre de sa main.....

H I R Z A.

A-t-il vengé mon père ,
Lui , qui l'a vu mourir ? Je connois mon devoir.
Quand les Chefs ennemis seront en mon pouvoir ;
Quand , mes yeux les voyant au milieu des tortures ,
Je pourrai de mes mains déchirer leurs blessures ;
Quand leurs crânes sanglans sur sa tombe entassés
Calmeront de Thamar les mânes courroucés ,
Alors mon choix est fait.

H I A S K A R.

Je pénètre ton ame.

TRAGÉDIE.

9

Et ce jeune François qu'un fol honneur enflamme,
Qui, pour faïvi des siens s'est jetté dans nos bras,
Est celui qu'en secret....

H I R Z A.

Je ne m'en défends pas.
Oui, j'aime Montréal, sa valeur m'a dû plaire.
Et j'ai du moins, ingrats, ce reproche à vous faire,
Qu'entre tant de Guerriers un seul n'ose aujourd'hui
Devenir mon vengeur & s'égalér à lui.
Montréal vous apprit l'art sanglant de la guerre;
Allez les Alliés de la fiere Angleterre
Ont élevé sa gloire en tombant sous ses coups.
Aujourd'hui triomphant, il revient parmi nous:
Puisque vous trahissez ma plus chere espérance,
C'est de lui seul ici que j'attends la vengeance.

O U K E A.

Eh quoi! sur des François?

H I R Z A.

Oui sans doute, sur eux.
Ce Guerrier opprimé par leur Chef orgueilleux,
A droit de s'en venger, autant que moi peut-être.
Fils malheureux, la France à peine le vit naître,
Que son pere, à regret s'attachant de ses bras,

Vint chercher parmi nous la gloire & les combats.
Le Tyran de Québec , éveillé par l'envie ,
Fontalbar a noirci , persécuté sa vie :
Et pour comble d'horreurs , arrivé dans ces lieux ,
Le fils n'éprouva pas un sort moins rigoureux.
Oukéa , j'attends tout de ce Héros que j'aime ;
Il vengera mon pere , & le sien & lui-même.
Ma main est à ce prix.

O U K E A.

O Ciel ! lui , ton époux !
Notre Chef , un François !

H I R Z A.

Il ne l'est plus pour nous.
Et s'il peut à mon gré....

O U K E A.

Quel horrible langage !
Avant qu'à ton pays tu fasses cet outrage ,
Dans son sang ennemi....

H I R Z A.

Tu plongerois ton bras !
Songe à tous ses exploits.

TRAGÉDIE.

11

O U K E A.

Je crains les attentats.

H I R Z A.

Quoi ! l'ami de Thamar....

O U K E A.

Est-il digne de l'être ?

H I R Z A.

Sans doute , s'il nous venge.

O U K E A.

En est-il moins un traître ?

Quelque ressentiment qui puisse l'animer ,
Plus il sera pour toi , moins tu dois l'estimer.

H I R Z A.

Quoi ! parmi les écueils , & la foudre , & les ondes ,
Pour retrouver un pere il parcourt les deux mondes ,
Il arrive , il apprend que son pere est aux fers ,
Que Québec l'abandonne aux complots des pervers ,
Et qu'en secret peut-être on a tranché sa vie ;
Il voit même , à son tour , la sienne pourfuivie ;
Et quand , réduit à fuir , il échappe au trépas ,

Il n'aura pas le droit de punir des ingrats ,
De venger son ami , son amante , son pere !
J'en appelle à ton cœur ; il est juste & sincere.
Depuis cinq ans entiers il a vaincu pour nous ;
S'il fut vil à vos yeux , pourquoi l'adoptiez-vous ?
Deux cents de nos Guerriers, guidés par son courage,
Chez les Onontagués ont porté le ravage :
Revenant triomphant , ce généreux François
Se verra donc puni de ses propres bienfaits ?

O U K E A.

Non , sans doute ; & l'on doit honorer sa vaillance ;
Mais faut-il sur lui seul fonder ton espérance ,
Braver au même instant l'Algonkin , le Huron ,
Et l'Iroquois farouche , & Québec & Boston ?
Quoi ! trente Nations , à s'armer toutes prêtes ,
De cent lieux différens menaceront nos têtes ,
Et tu crois , sous son ombre , être à l'abri des coups
De ces vents opposés qui vont fondre sur nous !
Et tu veux , avec lui sur ces bords arrêtée ,
Partager de Thamar la nasse ensanglantée ,
En nous précipitant dans de nouveaux combats !
Non , ces Guerriers , ni moi , n'y consentirons pas.

H I A S K A R.

Puisqu'aux murs de Québec il faut porter la guerre ,

Entre l'Anglois & nous applanissons la terre ;
 Nous le verrons bientôt à nos voix accourir :
 Alors nous reviendrons, & s'il nous faut périr ,
 Nous signalant du moins par des faits magnanimes,
 Nous mourrons en Héros & non pas en victimes.

(Ils sortent.)

SCENE II.

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

H I R Z A.

Mon pere , toi qu'Hirza porte au fond de son
 cœur ,
 Inspire à nos Guerriers cette intrépide ardeur ,
 Par qui tu fus toujours si vaillant , si terrible.
 Tu connois de mon cœur le penchant invincible ;
 Il n'en sera pas moins dans sa haine affermi.
 Montréal est François ; mais il est ton ami ;
 Et , ta fille en ce jour réclamant sa tendresse ,
 L'amour attifera sa fureur vengeresse...
 Mais si , n'osant tenter le hasard des combats ,
 L'Ennemi dans un piège eût arrêté ses pas ,
 Ah Dieux !... l'air retentit de cent cris d'allégresse.

Mon Vengeur va paroître : il accourt , il s'empresse.

(Elle le voit.)

Volons.... A son aspect que mes sens sont émus !
Comment lui dire , hélas ! que mon pere n'est plus.

S C E N E I I I .

MONREAL, (*précédé de beaucoup de
Guerriers , & suivi des Iroquois qu'il a
vaincus.*)

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

MONRÉAL.

LE cœur brûlant d'amour , & plein d'impatience ,
Je reviens triomphant après deux ans d'absence ,
Pour mériter ta main , pour obtenir ce prix ,
Qu'ici Thamar , ton pere , à mes vœux a promis.
J'ai combattu long-tems l'Iroquois intrépide ,
Rien n'a pu m'arrêter dans ma course rapide.
Je marchois secondé de tes fiers Illinois.
Le Nord du Canada tremblant à nos exploits ,
A vu fuir devant nous cette horde sauvage ,
Que l'Anglois façonnoit au frein de l'esclavage :
Et ces nombreux Guerriers , que mon bras a soumis ,
Ont quitté leurs tyrans pour suivre des amis.

Tu peux seule à mes yeux embellir la victoire :
C'est de toi que j'attends mon bonheur & ma gloire.

H I R Z A.

Sans doute , Montréal , tu connois comme moi
L'ascendant qui m'étonne & qui m'enchaîne à toi.
Tu m'as fait éprouver ce charme , que ton âge
Sait donner au malheur , & sur-tout au courage :
Oui , ce grand caractère & ce mépris des maux ,
Ce noble orgueil empreint sur le front des Héros ,
Et tes premiers exploits , & le vœu de mon pere ,
Tout enivra mon cœur de l'orgueil de te plaire.
Mais fais-tu cependant que , malgré tes hauts faits ,
Du Conseil des Vieillards les regards inquiets
Déjà tombent sur toi ?

M O N R É A L.

J'ai vu leur défiance,
Quel est donc à leurs yeux mon crime ?

H I R Z A.

Ta naissance.
Apprends que Fontalbar , le Chef de tes François ,
A coupé les rameaux de l'arbre de la paix.

M O N R É A L.

Hirza , que m'apprends-tu ? Se peut-il que la guerre.

H I R Z A ,

H I R Z A .

La hache des Guerriers reposoit sous la terre ;
Thamar l'a retirée , hélas ! pour mon malheur.

M O N R É A L .

Qu'entends je ? Ciel ! Thamar... dissipe ma frayeur.
Je ne l'ai point revu. D'où vient que ton silence.... ?
(*Il détourne ses regards & voit le tombeau.*)
Que vois-je... ? Ce tombeau... Que faut-il que je
pense ?

H I R Z A .

Que ton ami n'est plus.

M O N R É A L .

O sort ! ô coup affreux !
O perte irréparable ! ami trop malheureux !

H I R Z A .

Tu m'aimes ; ma fureur ne peut être trahie.
Ecoute , Montréal , le serment qui me lie ,
Que Thamar a reçu dans nos derniers adieux ,
Et que je renouvelle à la face des Dieux.

Si ce jour voit tomber une tête si chère ,
Ma main te vengera , je le jure , ô mon pote !
Ou je ferai couler le sang de ton bourreau ,
Ou quarante François te suivront au tombeau.

M O N R É A L .

MONRÉAL.

Et moi, par notre amour & tes Dieux que j'atteste ;
 Je jure qu'au Vainqueur ce ser sera funeste.
 De tes pleurs & des miens Fontalbar a joui ;
 Mon cœur ne fut jamais malheureux que par lui.
 On dit que ce Tyran a fatigué la France :
 Que mes yeux jouiront d'une pleine vengeance
 Je sens qu'elle est trop lente au gré de ma fureur.
 J'arracherai mon pere à son lâche oppresseur.
 Que m'importe quel sang vengera mon injure ?
 Est-il donc des liens plus saints que la nature ?
 Croit-on qu'impunément un Tyran détesté
 Dans tout ce qui m'est cher m'aura persécuté ?

H I R Z A.

Dans le fond de son cœur il nous croit la conquête ;
 Que ce torrent rapide à ton aspect s'arrête.
 La liberté tremblante au fond de nos déserts
 Voit des Dieux ennemis, tonnant du haut des airs,
 D'un nouveau foudre armés, fondre à l'envi sur elle :
 Sous leurs coups redoublés le Canada chancelle :
 Force tous ses enfans, libres par tes exploits,
 D'applaudir à ta gloire & d'admirer mon choix.
 Mais, que veut Hiaskar ? (*L'on entend un bruit
 d'armes.*)

SCENE IV.

HIASKAR, MONRÉAL, HIRZA,
FEMMES SAUVAGES, TROUPES
DE GUERRIERS DE LA SUITE DE
MONRÉAL, TROUPES DE GUER-
RIERS DE LA SUITE D'HIASKAR.

HIASKAR.

FAISONS tête à l'orage ;
Amis , voici l'instant de montrer un courage
Qui triomphe du fort & brave les revers.
Nous n'avons que le choix du combat ou des fers.
L'étendard de la mort à nos yeux se déploie ;
Et le François superbe , en contemplant sa proie ,
D'un triomphe assuré semble déjà jouir :
Mais il n'en jouira qu'à mon dernier soupir ;
Et je vendrai si cher la victoire & ma vie ,
Que je veux qu'à ma mort le Vainqueur porte envie.

MONRÉAL.

Il ne l'est pas encor.

(*A Hirza.*)

TRAGÉDIE.

19

Va, compte sur ma foi.
Je dois vaincre sans doute en combattant pour toi.
(*Il sort.*)

SCENE V.

HIASKAR, HIRZA, *Troupes de Guer-*
riers Sauvages, FEMMES SAUVAGES.

HIASKAR.

SORTIZ de vos tombeaux, mânes de nos ancêtres.
L'Europe ose aspirer à nous donner des maîtres :
Vous partagez l'affront dont on veut nous couvrir ;
Venez voir vos enfans triompher ou mourir.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

GRANDS Dieux, réveillez-vous au cri de la ven-
geance ;
Voyez le Canada privé de sa défense ,
Bij

20 HIRZA, TRAGÉDIE.

Le sein meurtri des coups que l'Europe a portés,
Vous tendre en suppliant les bras ensanglantés.
Pourquoi céderiez-vous l'Empire de la terre ?
A des Dieux étrangers, arrachez le tonnerre ;
Faites baisser leurs fronts sous vos pas triomphans ;
Relevez vos Autels & vengez vos enfans.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OUKEA, HIASKAR.

OUKEA.

Q'HIRZA, de Montréal admirant les exploits,
Sur l'Amant qui la venge ait fait romber son choix,
Je ne peux que la plaindre en voyant sa foiblesse ;
J'applaudis à la cause & pardonne à l'ivresse :
Mais que tous nos Guerriers, pour un foible succès,
Aient sur leurs boucliers élevé ce François,
Qu'il nous ait fait si-tôt oublier qui nous sommes,
Que sous lui cet Esclave ait vu fléchir des hommes,
Que mon Chef soit un traître, aux siens même en
horreur,
Je sens que cet affront rallume ma fureur,
Je saurai l'en punir.

Bij

Tu souillerois ta gloire.

Songes-tu qu'à son bras nous devons la victoire ?
 Nos Freres terrassés trembloient de toutes parts ;
 Mais lui les ranimant du feu de ses regards ,
 Soudain ils ont repris leur audace première.
 Que son ame me plaît ! Qu'elle est sensible & fiere !

O U K E A.

Crois-moi, quand au combat ce jeune ambitieux
 Des rayons de sa gloire éblouissoit tes yeux ,
 Il flattoit les vaincus, du moins je l'en soupçonne ;
 J'ai surpris sa pitié, qui m'indigne & m'étonne ;
 De leur sang tout couvert, il voloit dans leurs rangs,
 Et retenoit nos bras qui déchiroient leurs flancs.
 Alors cent prisonniers assuroient la vengeance :
 Nous allions des François vaincre la résistance :
 A l'aspect de leurs corps sanglans & déchirés,
 Desséchés dans la flamme & par nous dévorés,
 Montréal a frémi, j'ai vu couler ses larmes ;
 Je l'ai vu, s'élançant au milieu de nos armes :
 » Arrêtez, crioit-il, j'ai creusé leur tombeau :
 » Arrêtez ; par vos mains je deviens leur bourreau.
 » Le sang m'unit peut-être à ces tristes victimes :
 » Faut-il que leur trépas soit le fruit de mes crimes ?

Le désordre à ces mots a regné parmi nous.
 Nos vieillards n'écoulant que leur juste courroux,
 Opposoient à ses cris un cœur inexorable ;
 Quand soudain s'est formé ce parti redoutable ,
 Que son bonheur enivre , & qui cherche aujourd'hui
 L'honneur honteux de vaincre & de ramper sous lui.

Il peut avec sa gloire accroître sa puissance :
 Quel frein l'arrêtera , lui qui trahit la France ?
 Corrompu par le luxe & par la vanité ,
 Pourra-t-il s'élever jusqu'à la liberté ?
 Non , sa fierté naissante a plié sous un maître :
 En épousant Hirza , songez qu'il voudra l'être.
 Il faut le prévenir par un dernier effort :
 Puisqu'il veut notre honte , il faut vouloir sa mort.
 Un bras sûr cette nuit à mes pieds va l'abattre.

H I A S K A R.

Pourquoi l'assassiner , quand on peut le combattre ?
 Quel indigne Guerrier sera son assassin ?
 Qui d'un forfait si bas voudra souiller sa main ?
 Qu'il paroisse , & c'est lui que je prends pour victime :
 Dans son infâme sang je cours laver son crime.
 Eh quoi ! la trahison , ce vice des ingrats ,
 Du plus grand des Guerriers hâteroit le trépas ?
 Je suis loin d'applaudir à sa haine implacable :
 Armé contre les siens , sans doute il est coupable :

B iv

Mais , combattant pour nous , peut-il l'être à nos yeux ?

S'il a porté trop haut ses vœux ambitieux ,
Soit que l'espoir l'aveugle , ou que l'amour l'en-
flamme ,

C'est à moi de le plaindre & d'éclairer son ame.
Si rien ne peut fléchir son orgueil indompté ,
S'il est sourd à ma voix , j'entends la liberté
Qui me crie » Arme-toi : viens te couvrir de gloire :
» Des mains de ce héros attachant la victoire ,
» Fais-lui voir en ce jour que , si son bras vainqueur
» Te surpasse en adresse , il te cède en valeur.

O U K E A.

Hé bien ! puisque tes yeux sont fermés sur ce traître ,
Chet Hiaskar , écoute ; apprends à le connoître.
C'est au nom du Conseil que je te parle ici.
Ses desseins sont connus , & tout est éclairci.
Quand le vaillant Thamar & sa Horde guerrière ,
Tombant sous l'ontalbar , ont mordu la poussière ,
Montréal triomphant chez les Ononaguës ,
Montréal en secret revoyoit des François :
Ils lui sont encor chers : il nous hait ; il balance.
Devenu notre Chef , il va servir la France ;
Douze de ses Guerriers ont surpris ses discours ;
Et plus il fait pour nous , plus je crains ses détours.

Connois l'Européen; connois sa politique,
Son cœur faux, & sur-tout son esprit tyrannique.
Son œil paroît bleffé de rencontrer ici
Un peuple plus heureux & plus libre que lui.

S'il falloit aux complots de ce tyran perfide
N'opposer qu'un Guerrier généreux, intrépide,
Je te dirois » Ami, tu peux, quand tu voudras,
» Déployer contre lui la force de ton bras.
Mais des jeunes Guerriers tes yeux ont vû l'ivresse.
Crois que, s'il succomboit sous ta main vengeresse,
Leur fier ressentiment retomberoit sur toi.
Nos partis divisés, dans le trouble & l'effroi,
Tourneroient contre nous leurs fureurs sanguinaires
On verroit les enfans armés contre les peres,
Repoussant la nature en ces momens affreux,
Leur demander vengeance, ou la prendre sur eux.
Crois-moi, n'armons plutôt qu'une main ennemie:
Qu'elle frappe le traître & qu'elle en soit punie.
Que nous importe à nous? Nous serons satisfaits.
Tu retiens sous ta hutte un prisonnier François,
Qui du sang Illinois vient de rougir la plaine;
Tu connois sa valeur. Que son ame hautaine,
En servant son Pays, serve notre courroux;
Dans l'espoir d'être libre il combattra pour nous.

J'entends des cris guerriers. Montréal va paroître.
Nos Amans par l'hymen viennent s'unir peut-être:

Je saurai m'opposer un moment à leurs vœux.
Et toi, que la pitié sollicite pour eux,
Tu peux voir Montréal, & lui parler encore.
Mais s'il ne veut pas rompre un hymen que j'abhorre,
Qu'il meure.

SCÈNE II.

*Les mêmes, HIRZA, MONREAL,
GUERRIERS, FEMMES SAUVAGES.*

HIRZA.

HEUREUX le jour où sur nos ennemis
Mon Amant a vengé mon pere & mon Pays!
Ils nous enveloppoient dans un piège perfide,
Déjà grondoit sur nous leur tonnerre homicide,
Déjà nous menaçoient leurs sanglans coutelas;
C'est lui, c'est ce Héros dont l'invincible bras,
Dans nos cœurs abattus ramenant le courage,
A fait un champ de morts de ce vaste rivage,
Et vengeur de Thamar, par ses heureux exploits,
A satisfait ma haine & mérité mon choix.

MONREAL.

Hirza, pour apaiser les mânes de ton pere,
Si mon zele aujourd'hui mérita de te plaire,

TRAGÉDIE. 27

Achève mon bonheur ; que le plus doux des nœuds
Au pied de ce tombeau nous unisse tous deux.

O U K E A (à Hirma.)

On doit beaucoup sans doute à son noble courage :
Mais , s'il faut avec lui qu'un nœud sacré t'engage ;
Du droit de commander nous privons ton époux.

H I R Z A.

De ce frivole droit il sera peu jaloux.

(A Montréal.)

Mon cœur est le seul prix où ton amour aspire ;
Il est digne du tien , ce cœur doit te suffire.
Si l'on reconnoît mal les efforts de ton bras ,
Redouble de vertu pour punir des ingrats.
Mon pere, unique objet pour qui coulent mes
larmes ,

Pardonne si ce jour a pour moi tant de charmes ;
Ton sang fumoit encore , il falloit un vengeur ,
Et je voyois l'espoir prêt à fuir de mon cœur :
Nos Dieux ont secondé l'amour & la nature ;
Laisse-moi m'enivrer d'une volupté pure :
Daigne approuver un nœud qui m'unit pour jamais
A l'Ami qui te venge , au Héros que j'aimois.

O U K E A.

Penses-tu que Thamar exauce ta priere ?

Nos freres tous sanglans , épars sur la poussiere ;
 Des ombres de la mort s'élèvent contre nous :
 Crains d'attirer sur toi les traits de leur courroux.
 Ainsi qu'à ce François tu leur dois la victoire ;
 Viens donc par un trophée honorer leur mémoire.
 De leurs mânes plaintifs appaise les clameurs :
 Tu fais que tu leur dois des soins consolateurs.

H I R Z A.

Ah ! crois que cet oubli n'étoit pas volontaire.
 Tu fais luire à mon cœur un rayon qui l'éclaire.

(En montrant Montréal.)

O mon cher Oukéa , tu l'aimois autrefois ;
 Toi , qui viens d'admirer sa gloire & ses exploits ,
 Oses-tu me blâmer d'avoir un cœur sensible ?
 Peux-tu combattre encore un penchant invincible ?

(A part.)

Hélas ! pour un moment qui suspend mon bonheur ,
 Je ne fais quel effroi vient pénétrer mon cœur. . .

(A Montréal.)

Ami , nous reviendrons sous de meilleurs auspices
 Aux Dieux de nos climats offrir des sacrifices :
 Et sur ce tombeau même élevant leurs autels ,
 Nous rendrons nos sermens encor plus solennels.
(Elle sort suivie des Guerriers & des femmes sauvages.)

SCENE III.
MONREAL, HIASKAR:

MONREAL.

BRAVE Hiaskar, tu vois que mon bonheur
s'apprête.

Soyons toujours unis. Suivons leurs pas.

HIASKAR.

Arrête.

Tout le cœur d'Hiaskar va s'ouvrir à tes yeux.
Montréal lève au Ciel un front victorieux,
Je l'honore. Est-il vrai que son ame attendrie
Aux prisonniers François vouloit sauver la vie ?

MONREAL.

Sans doute....

HIASKAR.

Je le blâme, & je le plains.

MONREAL.

Pourquoi ?

HIASKAR.

On a juré sa mort.

H I R Z A ;

M O N R E A L.

On l'oseroit ! Qui ?

H I A S K A R.

Moi :

Si ton ambition dès ce jour ne s'arrête,
Cette hache à mes pieds fera tomber ta tête.

M O N R E A L.

Je t'ai cru mon ami.

H I A S K A R.

Si je t'aimai jamais,
Je fus juste. Aujourd'hui je t'admire, & te hais.

M O N R E A L.

Qui peut donc m'attirer ta haine & ta menace ?

H I A S K A R.

Mon amour pour les miens, ma vertu, ton audace.
Quoi ! malgré nous, d'Hirza tu deviendrais l'époux !
Toi, notre Chef !

M O N R E A L.

Eh bien ! en ferois-tu jaloux ?

H I A S K A R.

Je rougis qu'un François ose aspirer à l'être.

TRAGÉDIE. 31

MONREAL.

Nul ici, plus que moi, n'en est digne peut-être.

HIASKAR.

Ton orgueil le prétend.

MONREAL.

Ma valeur fait mes droits.

HIASKAR.

De ta foi quels garants avons-nous?

MONREAL.

Mes exploits.

HIASKAR.

Le Soleil de l'Europe éclaira ta naissance,
Et tu viens dans ces lieux t'armer pour ma défense,
Et ce sont des François qui tombent sous tes coups!
Tu fus traître envers eux, tu dois l'être envers nous.
Loin de justifier le courroux qui t'anime,
Tous nos cœurs en secret frémissent de ton crime.
Moi-même, si j'ai pu, sensible à ton malheur,
Forcer long-tems mes yeux à te voir sans horreur,
Je respectois en toi, non ce bras qu'on renomme
Et qui trahit les siens, mais l'ami d'un grand homme,

Mais l'ami d'un Héros la terrent des François,
De Thamar, qui sans doute ignora tes projets,
De Thamar, que j'ai plaint, que ton feu déshonore,
Et qui t'en puniroit, s'il respiroit encore.

M O N R E A L.

Va, Thamar étoit juste; il connoissoit mon cœur,
Il savoit d'un ami respecter le malheur;
Il ne verroit en moi qu'un fils qui venge un pere.
Ne crois pas que, ta haine excitant ma colere,
Je cherche à repousser des traits injurieux.
Ma gloire & mon amour sont un crime à tes yeux.
Si ton cœur fut jaloux d'un heureux avantage,
Il falloit au combat surpasser mon courage,
Pour mériter Hirza vaincre ses ennemis,
Et d'un joug assuré délivrer ton pays.

H I A S K A R.

Oses-tu rappeler ton crime & tes services?
Vois-tu ce sein couvert de nobles cicatrices?
Si le cœur qu'il renferme à tes yeux est jaloux;
C'est de te punir, toi, qui veux régner sur nous.
Toi, qui devrois cacher ton front dans la poussiere,
Esclave, as-tu pensé qu'une ame libre & fiere
Trembleroit sous le poids de ton autorité?
Le bonheur d'un Sauvage est dans sa liberté:

Elle

T R A G É D I E. 35

Elle est d'un prix pour nous , que tu n'as pu connoître.
Du jour que tu naquis , tu rampas sous un maître.
Ta valeur à mes yeux ne te rend pas plus grand.
Tu n'as su qu'obéir , tu serois un tyran.

M O N R É A L.

J'écoute avec mépris ce discours qui me brave ;
C'est le lâche qui rampe & qui seul est esclave.
Un cœur tel que le mien , qui sait braver la mort ;
Peut obéir aux Rois & commander au sort :
Né sujet , il n'a point ta farouche rudesse ;
Mais comme il est sans crainte , il fléchit sans bassesse.
Toi , dont l'orgueil ici veut m'imposer des loix ,
Tu crus que Montréal trembleroit à ta voix.
Tu le verras aux pieds d'une épouse adorée ,
Former ici les nœuds d'une chaîne sacrée ;
Et , si ton cœur encor peut en être jaloux ,
Par de nouveaux exploits mériter ton courroux.
(*Il sort.*)

S C E N E I V.

H I A S K A R *seul.*

MORTEL présomptueux , tu crois braver ma
haine :
Tremble ; elle est à son comble , & ta mort est
certaine. C

SCENE V.

OUKEA, HIASKAR.

HIASKAR à Oukéa.

VAINEMENT j'ai parlé ; l'indigne Montréal
 Soupçonne ma franchise & me croit son rival.
 Si je n'eusse écouté que ma juste colere,
 J'aurois de ses soupçons puni le téméraire.

OUKEA.

Il doit l'être, il le faut ; mais par un autre bras.
 Ecoutons le François qui marche sur mes pas.
 C'est ce fier prisonnier dont la valeur hautaine,
 A fait long-tems flotter la victoire incertaine :
 C'est le seul, après toi, digne de nous venger :
 A punir Montréal je prétends l'engager.



SCENE VI.

*Les mêmes ; MONRÉAL, PERE ; UN
FRANÇOIS qui porte un Calumet & des
Colliers ; VIEILLARDS.*

MONRÉAL, pere.

COURAGEUX Illinois, une étroite alliance
Fut autrefois jurée entre vous & la France.
Fontalbar excita l'ouragan furieux,
Qui porta, malgré moi, le ravage en ces lieux:
Vous lui vendîtes cher sa dernière victoire,
Mes yeux l'ont vu mourir dans le champ de la gloire.
Et moi, pour vous rouvrir le cœur de nos François,
Le Calumet en main je vous portois la paix;
Ma bouche l'annonçoit. Vos flèches meurtrières
Autour de moi soudain ont fait tomber mes frères.
Le bruit jusqu'en Europe en ira retentir.
Prévenez-en l'éclat par un prompt repentir.
Du Monarque François n'armez point la colère;
Vous étiez ses enfans, il vous aimoit en pere:
Son tonnerre pourroit foudroyer vos climats;
Mais du haut de son trône il vous ouvre ses bras.

Cij

Laissez fleurir la paix dont je vous offre un gage,
Et venez reposer sous son heureux ombrage.

VOUKA.

Cet ombrage nous cache un appas dangereux.
Le François nous connoît simples & généreux;
Et s'il vient nous flatter, c'est pour mieux nous
détruire,
Incertain de nous vaincre, & sûr de nous séduire.

HIA'SKAR.

Sans le triste abandon de nos Dieux en courroux,
Sans ces glaives tranchans inconnus parmi nous,
Et vos barbares Dieux, ministres des tempêtes,
Et ces foudres brûlans qui grondent sur nos têtes,
Crois-tu qu'impunément, mortel audacieux,
Je t'aurois vu jamais mettre un pied dans ces lieux?
Déjà le Canada balance la victoire.
Notre intrépidité fait seule notre gloire;
Seule elle arrêtera la fougue des François;
Et ces foibles rameaux, dépouilles des forêts,
Briseront dans leurs mains les flèches du tonnerre;
Domteront leur orgueil & vengeront la terre.
; Tu crus nous mettre aux fers, cesse de t'en flatter.
Ton art a pu nous vaincre & non pas nous domter.
Tu vois que Fontalbar, dont l'audace est punie,
En efforts impuissans y consuma sa vie.

T R A G É D I E. 37

Que nous veux-tu ? Pourquoi désoler nos climats ?
 Cette terre est à nous : creuse-la sous tes pas,
 Vois-y les ossemens de nos braves ancêtres,
 Ils attestent assez quels en sont les vrais maîtres.

De quel droit viens-tu donc habiter nos déserts ?
 Allons-nous vous troubler au bout de l'univers ?
 Enfans de l'Océan , élevés sur ses ondes ,
 De vos bras étendus vous pressez les deux mondes.
 Souvent le chêne altier, dont le front touche aux
 cieux,
 Ebranlé par les vents est tombé sous mes yeux.

M O N R É A L, *pere.*

Téméraire , oses-tu , dans ta coupable audace,
 Me prodiguer ainsi l'injure & la menace ?
 Si du fond des tombeaux s'élevoient vos aïeux,
 Qu'ils rougiroient pour vous à l'aspect de ces lieux !
 Tout y retrace encor , malgré votre inconstance ,
 Nos travaux , nos bienfaits & leur reconnoissance.
 Ici, du Canada les Peuples réunis
 Pour arbitre suprême ont reconnu Louis :
 C'est ici qu'ils venoient, à leurs sermens fideles,
 Réclamer tous les ans ses bontés paternelles,
 Quand , moins ingrats que vous, ils favoient mériter
 Qu'au rang de ses enfans il daignât les compter.
 Je les revois ces lys, je vois ces caractères

C iij

Imprimés sur l'airain & si chers à vos peres :
 Au pied de ce rocher , voilà ces monumens ,
 Ces Autels de vos Dieux garants de vos sermens :
 Devant eux , devant moi baissez les yeux , parjures !
 C'est ici que la Salle , en bute à vos injures ,
 Se vit trahi par vous : là , furent ses vaisseaux
 Par la hache entr'ouverts , engloutis dans les eaux.
 Combien le sang François a-t-il rougi la terre
 Depuis que l'ontalbar chez vous porta la guerre !
 Ingrats , pourquoi confondre , en votre horreur pour
 lui ,

Un Peuple qui vous aime & qui fut votre appui ?
 Hélas ! de ce cruel j'éprouvai la furie ;
 Il voulut m'arracher & l'honneur & la vie ,
 Me plongeant dans les fers où j'ai languï cinq ans.
 Il immola mon fils à ses ressentimens.
 On m'a rendu l'honneur & ce jour qui m'éclaire ,
 Foible soulagement pour un malheureux pere !
 Oublions , Illinois , dans le sein de la paix ,
 Vos malheurs & les miens , sa honte & ses forfaits.

O U K E A.

Nous sommes délivrés d'un Tyran que j'abhorre.
 Il en est un pour nous plus dangereux encore.

H I A S K A R à Oukla.

Je veux , s'il doit tomber , que ce soit sous mes coups.

TRAGÉDIE. 39

O U K E A , *bas à part.*

Tu porterois le trouble & la mort parmi nous.
Laisse fondre sur lui l'orage qui s'apprête.
Ce n'est qu'un ennemi qui hafarde sa tête.
(*A Montréal, pere.*)

Veux-tu sauver les tiens & venger ton pays ?

M O N R É A L , *pere.*

Sans doute.

O U K E A.

Tu le peux ; mais écoute à quel prix,
Connois-tu l'Ennemi , dont la haine implacable ,
Plus que la nôtre encore , est pour toi redoutable ;
Et qui , par son adresse , assurant le succès ,
Nous guidoit au combat ?

M O N R É A L , *pere.*

Quel est-il ?

O U K E A.

Un François.

M O N R É A L , *pere.*

Un François contre nous leve un bras parricide ,
Et je peux l'en punir ; il mourra le perfide.

O U K E A.

De l'astre de la nuit quand le pâle flambeau
Luira sur ces rochers , viens près de ce tombeau ;

Civ

40 HIRZA, TRAGÉDIE.

Pour épouser Hirza, c'est-là qu'il doit se rendre.
Si tu l'oses combattre, arme-toi, viens l'attendre :
Attaque avec valeur ce jeune audacieux,
Reproche-lui son crime & qu'il meure à tes yeux.

H I A S K A R.

François, que ce combat va te couvrir de gloire !
Ton Rival en ce jour a fixé la victoire,
S'élançant le premier, par un heureux effort,
Sur ces bouches de feu qui vomissent la mort :
Votre Chef autrefois osa lui faire injure,
Il s'est vengé sur vous.

M O N R É A L, *père.*

Le lâche ! le parjure ?

Quel est-il ce Guerrier, qui prompt à murmurer,
Pour servir son pays ne fait rien endurer ?
O faux instinct de gloire ! ô France ! ô ma patrie !
Faut-il par tes enfans te voir ainsi trahie !
Hélas ! que leur constance égale leur valeur,
Tout fléchira bientôt sous ta vaste grandeur !
Si je n'expire ici de la main de ce traître,
Crois que je vengerai mon pays & mon Maître.
Heureux ! si son trépas frappe d'un juste effroi
Quiconque auroit trahi sa patrie & son Roi.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

M O N R É A L, *fils, seul.*

H I R Z A ne paroît point... Quel obstacle l'arrête ?
Veut-on suspendre encor notre hymen qui s'ap-
prête ?

Quand l'amour, la victoire ont comblé tous mes
vœux,

J'éprouve un sentiment pénible, douloureux.

Hiaskat m'accablant de sa fierté farouche,

S'offre sans cesse à moi le reproche à la bouche ;

Ainsi de mes exploits la honte est donc le prix ?

Juste & fatal objet du plus affreux mépris,

J'inspire & je ressens l'horreur & l'épouvante.

Pour l'Auteur de mes jours quand mon ame trem-
blante

Veut de son triste sort pénétrer les secrets,

Je frissonne & recule à l'aspect d'un François.

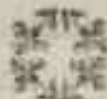
Je ne fais quelle voix , en m'effrayant , me crie :
 Rends-moi compte du sang qu'a versé ta furie.
 Ah ! cruel Fontalbar ! tu fis tout mon malheur...
 Mais pourquoi de mon crime exagérer l'horreur ?
 Est-ce à moi d'en rougir ? Il étoit nécessaire.
 Je punis des ingrats , je te venge , ô mon père !
 Mon hymen accompli , je vole à ton secours ;
 Et si tu vis encor , je réponds de tes jours.

S C E N E I I.

O U K E A ; M O N R É A L , *père ;*
 M O N R É A L , *fils.*

O U K E A , à *Montréal, père.*

Du haut de ces rochers j'aurai sur toi la vue.
 La fille de Thamar , au Conseil retenue ,
 Ne sauroit avant moi reparoître en ces lieux ,
 Et le François lui seul doit s'offrir à tes yeux.
 Va combattre.



SCENE III.

MONRÉAL, *pere*; MONRÉAL, *filz*.

MONRÉAL, *filz*.

Quel bruit vient de se faire entendre ?
Il redouble. . . . Ecoutons.

MONRÉAL, *pere*.

C'est-là qu'il doit se rendre ;
C'est-là que dans son sang je plongerai mon bras.
Voyons si le perfide a devancé mes pas.

MONRÉAL, *filz*.

Dans son sang. . . . Est-ce moi qui serois ce perfide ?
Je ne sais, à l'aspect de ce lâche homicide ,
Je sens pâlir mon front & palpiter mon cœur.
Est-ce à moi d'éprouver cette indigne terreur ?
Avançons. Est-ce moi que tu cherches ?

MONRÉAL, *pere*.

Oui, traître.

MONRÉAL, *filz*.

Cette voix que j'entends , je crois la reconnoître.

MONRÉAL, *pere, mettant le sabre
à la main.*

A son horreur pour toi, reconnois un François,
Ton Général.

MONRÉAL, *filz.*

O Ciel ! tu combles mes souhaits !

(*Mettant le sabre à la main & s'adressant à lui.*)

A ma juste fureur rien ne peut le soustraire ;
Indigne Fontalbar, qu'as-tu fait de mon pere ?

MONRÉAL, *pere.*

Son pere ! Fontalbar ! me serois-je trompé ?

MONRÉAL, *filz.*

Tu l'as chargé de fers.

MONRÉAL, *pere.*

Dieu ! quel jour m'a frappé !

MONRÉAL, *filz.*

Tu l'accablas d'affronts, tu proscrivis ma tête ;
Mon bras va t'en punir.

MONRÉAL, *pere.*

Arrête.

MONRÉAL, *filz.*

Meurs.

TRAGÉDIE.

45

MONRÉAL, *père.*

Arrête.

De Fontalbar en moi reconnois-tu les traits ?

MONRÉAL, *fils.*

Non.... Mais mon cœur frémit... Cruel, de tes
forfaits

Sans doute... Qui peut donc retenir ma colere ?
Toi-même tu gémis....

MONRÉAL, *père.*

O trop malheureux père !
Ai-je pu mettre au jour un si coupable fils ?

MONRÉAL, *fils, jettant son sabre.*
Moi, votre fils ? ah Dieux !....

MONRÉAL, *père.*

Il m'émeut.... J'en frémis !
Ah ! que n'ai-je plutôt par la mort la plus prompte
Effacé dans ton sang tes forfaits & ma honte !
Mon bras à ton aspect eût-il dû s'arrêter ?
Je devois te punir & non pas t'écouter,
Traître ! Par cent aïeux l'honneur & le courage
Dans mes veines transmis furent mon seul partage :
Et ce sang qui n'avoit coulé que pour mon Roi,
Ce sang qui fut si pur, est donc souillé par toi !

Par toi, cruel ! ô honte ! ô fureur ! ô supplice !
Et je suis en ce jour ton Juge, ou ton complice !
Il faut, ou t'immoler,...

M O N R É A L, *fils.*

Eh bien ! que tardez-vous ?
Je serai trop heureux de mourir par vos coups.
Il est vrai que ma main, pour vous sauver la vie,
Combattit Fontalbar, & non pas ma patrie.
Mais si mon zèle aveugle a pu trahir vos vœux,
Si j'ai fait le malheur d'un père vertueux,
D'un sang trop criminel ne soyez point avare,
L'honneur le veut, frappez.

M O N R É A L, *père. En laissant
tomber son épée.*

Eh ! le puis-je, barbare ?
Ah ! que n'as-tu d'abord irrité mes fureurs ?
Que ne m'as-tu caché tes remords & tes pleurs ?

M O N R É A L, *fils.*

Eh bien ! s'il est ainsi, mon attente est remplie.
Que votre bras s'apprête à m'attacher la vie.
Il faut à vos regards dévoiler mes secrets :
Vous ne savez encor que mes moindres secrets.
Regardez cet Autel. Ici ma bouche impie
A juré d'oublier mon culte & ma patrie ;

Et sur ce même Autel, & dans ce même instant,
 Sans vous, je me liois par un nouveau serment.
 Du feu le plus ardent mon ame est dévorée.
 J'ai fait mon Dieu d'Hirza, je l'ai seule adorée,
 Et dans mon cœur encor, ni vous ni mes remords,
 Ne pouvez de l'amour balancer les transports.
 Un jour affreux me luit dans le fond de l'abîme;
 Mais mon cœur s'y complait; j'aime jusqu'à mon
 crime;
 Je le préfère au Ciel, à ma patrie, à vous:
 Et si ce n'est assez pour mériter vos coups,
 Que par pitié du moins votre bras nous délivre,
 Vous des affronts d'un fils, moi de l'horreur de vivre.

MONRÉAL, *père.*

Qu'entends-je? je frémis! Quoi! tu peux à mes yeux
 Insulter dans ta rage & la terre & les Cieux!
 D'un amour insensé ton ame possédée,
 De ton Dieu, de ton Prince auroit perdu l'idée?

MONRÉAL, *fils.*

Frappez donc: vengez-vous de tous mes attentats;
 Vous les connoissez.

MONRÉAL, *père.*

Non, non, je ne te crois pas:

Ton amour te trompoit. Quoiqu'en effet coupable,
Ton cœur de tant d'horreurs ne peut être capable;
Et l'univers entier l'affirmeroit en vain.
Mon fils n'a point perdu tout sentiment humain.
Si tu mis dans l'oubli ton culte & ta patrie,
Je t'en ai vu gémit; & ton ame attendrie,
Contre un amour fatal luttant avec effort,
Détestoit sa foiblesse & demandoit la mort.
Va, tu triompheras d'une funeste flamme.
J'ai vu le repentir dans le fond de ton ame,
Je l'y retrouve encor, il redouble à ma voix,
Et la nature enfin va reprendre ses droits:
Oui, ton cœur est sensible aux larmes de ton père:
Ce soupir adoucit l'excès de sa misère.
Hélas! tu n'as que trop, par une folle ardeur,
Affligé sa tendresse & déchiré son cœur:
L'abandon malheureux où ton ame s'oublie,
Ne fait que trop déjà le tourment de sa vie:
Songe qu'en prolongeant l'horreur de son destin,
Tu lui portes, mon fils, un poignard dans le sein.
Mais ton silence accroît la douleur qui me presse.
Il faut ou que ma vie, ou que ma honte cesse.
Ton père ne peut point survivre à son honneur.
Cruel! rends-moi mon fils, ou m'attache le cœur.

MONRÉAL.

MONRÉAL, *fils.*

Hélas ! avec bonté daignerez-vous m'entendre ?
Ce fils que vous cherchez , l'honneur va vous le
rendre.

Mais pourquoi ? mais comment étouffer mon amour ?
Il peut avec l'honneur s'accorder en ce jour.
Que dis-je ? Il va servir à vous , à ma patrie :
C'est lui qui fit mon crime , & c'est lui qui l'expie.
En épousant Hirza , je commande en ces lieux :
Souffrez que cet hymen s'accomplisse à vos yeux.
La paix réunira ces peuples à la France :
Vous verrez mes exploits passer votre espérance ;
Vous verrez si ma gloire. . .

MONRÉAL, *père.*

Insensé, que dis-tu ?
Si tu connois un Dieu , ta gloire est la vertu.
Quoi ! c'est ici l'Autel où ta bouche parjure
Veut encor blasphémer l'Auteur de la nature !
Quoi ! ces Dieux recevroient tes sermens & les siens !
Moi , je verrois former de si honteux liens !
Mais , malheureux ! fais-tu que ce peuple sauvage ,
Par mépris pour nos mœurs , met à profit ta rage ?
Sais-tu qu'ici sur-tout , un traître fait horreur ?
Qu'on se sert de ton bras en détestant ton cœur ?

D

Que , pour rompre les nœuds de cet hymen impie ,
Hiaskar cette nuit dut t'arracher la vie ;
Mais qu'un autre a voulu prévenir son dessein ?

M O N R E A L , *fils.*

Quel autre ?

M O N R E A L , *père.*

Moi. Sais-tu pourquoi j'ai sur mon sein
De la foi des Chrétiens ce respectable gage ,
Cette croix , dont mon Prince honora mon courage ?
Apprends que Montréal fit serment de punir
Quiconque en sa présence oseroit les trahir.
Et tu veux , malheureux ! qu'il voye une infidelle ,
Epouse d'un Chrétien plus idolâtre qu'elle !
Tu crois qu'il souffriroit un si sanglant affront ?

M O N R E A L , *fils.*

Vous voyez la rougeur qui me couvre le front.
Si je n'ai pas d'un père épuisé la tendresse ,
Pour la dernière fois pardonnez ma faiblesse.
J'abjure mon amour , mes transports , mes combats ;
Que vous faut-il encor ?

M O N R E A L , *père.*

Que tu suives mes pas ;
Que l'honneur , la vertu renaissant dans ton âme ,

TRAGÉDIE.

51

En écartent l'objet d'une coupable flamme ;
Qu'un ferme repentir t'élève jusqu'à moi ;
Que tu serves ton Dieu, ta Patrie, & ton Roi ;
Et que tu fasses voir, par des faits magnanimes,
Que les grandes vertus effacent les grands crimes.

SCENE IV.

Les mêmes, HIASKAR, OUKEA.

OUKEA.

C'EST trop attendre ; enfin, sachons quel est son
sort.

(A Montréal, pere.)

François, je te revois ; Montréal est donc mort ?

MONREAL, pere.

Mon fils, vous l'entendez ?

OUKEA.

Que dis tu ? Toi, son pere ?

MONREAL, fils.

Sans doute ; & mes remords ont fléchi sa colere.

MONREAL, pere.

(A Hiaskar.)

Toi, guerrier valeureux, qui, jurant son trépas,
L'eusses voulu combattre, au défaut de mon bras,

Dij

Si ta haine naquit de l'horreur de son crime ;
Elle cesse en voyant le remords qui l'anime.
Et vous , avec la paix recevez nos adieux.

H I A S K A R.

François , j'aime à t'entendre , & pour te prouver
mieux

Que nous savons répondre à tes offres sincères ,
Nous devons immoler nos prisonniers , tes freres ;
Ils te seront rendus : mais Thamar veut du sang ;
Livre-nous le François qui déchira son flanc.
Par un serment d'Hirza pour nous inviolable ,
La mort des prisonniers , ou celle du coupable ,
De l'ombre de Thamar doit appaiser les cris.

M O N R É A L , *père*.

Tu dis que les François sont libres à ce prix ?

H I A S K A R.

Oui.

M O N R É A L , *père* , à *Oukéa*.

Vous approuvez donc ce qu'il vient de me dire ?

O U K É A.

Tu reçois sa parole ; elle doit te suffire.

M O N R É A L , *père*.

Thamar va s'appaiser. Faites venir Hirza.

TRAGÉDIE.

53

HIASKAR.

Que dis-tu ?

MONREAL, *pere.*

Vous voyez la main qui l'immola.

MONREAL, *fils.*

Hiaskar, Oukéa, gardez-vous de l'en croire.

Non, vous ne ferez point cette tache à ma gloire,
(*Reprenant son sabre.*)

Non ; ma fureur, portée aux plus sanglants éclats,
Oseroit tout ici pour venger son trépas.

Vous m'entendez ; craignez

MONREAL, *pere.*

Arrêtez, téméraire.

MONREAL, *fils.*

Qui ? moi !

MONREAL, *pere.*

Respectez mieux la volonté d'un pere.

MONREAL, *fils.*

Vous voulez qu'à mes yeux, pour prix de mes bien-
faits,

Ils vous percent le cœur ! Ne l'attendez jamais.

D iij

54 HIRZA, TRAGÉDIE.

MONREAL, *père.*

Et tu veux donc, toujours perfide à ta Patrie,
Que tes Concitoyens pour moi perdent la vie ?

MONREAL, *fils.*

Quoi ! pour un sang obscur...

MONREAL, *père.*

Qu'entends-je ? justes Cieux !
Un sang cher à la France est obscur à tes yeux !
Quoi ! le sang des soldats ! quand j'en dois être avare,
Je le prodiguerois ! malheur à tout barbare
Qui ne voit dans les siens, quand ils sont sous ses
loix,
Qu'un instrument servile & fait pour ses exploits !

O U K E A, *à Montréal, père.*

Que ta voix au Conseil vienne se faire entendre.

MONREAL, *fils.*

C'est-là que, malgré vous, je prétends vous dé-
fendre.

H I A S K A R, *à Montréal, père.*

De ta haute vertu que mon cœur est jaloux !
François, tu méritois d'être né parmi nous.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIRZA, HIASKAR.

HIRZA.

En quoi ! ce meurtrier cruel & sanguinaire,
Que ma bouche a juré d'immoler, c'est son pere !
Quoi ! grands Dieux ! quoi ! Thamar est tombé
sous ses coups !

HIASKAR.

On craint que Montréal, dans ses transports jaloux,
Ne s'arme pour un pere & ne brise sa chaîne.
Du Conseil contre lui tu vois la sourde haine.
La crainte d'être en bute à la fureur des Dieux,
Ou fouillera ton bras de ce meurtre odieux,
Ou d'un peuple crédule armant le zèle impie

Div

Va, je sens mon malheur, & j'abhorre la vie.
 Va, si je m'en croyois, dans ce cœur déchiré
 Cent fois j'aurois plongé mon bras désespéré.
 Fais venir Montréal. Que je suis malheureuse !
 Ma haine a dû blesser ton ame généreuse.
 Quand le don de mon cœur n'est plus en mon pouvoir,
 Quand tu peux te venger, toi seul es mon espoir.

H I A S K A R.

Ne crains rien d'Hiaskar, il n'a point tes faiblesses :
 Est-il fait pour l'amour & les molles tendresses ?
 Son cœur, dont rien jamais n'abaisse la fierté,
 Ne vit que pour la guerre & pour la liberté.
 Il aimeroit pourtant ton orgueil, ton courage,
 Et le sang de Thamar, & ce noble avantage
 De voir nos Compagnons, secondant ses exploits,
 S'occuper de sa gloire & marcher sous ses loix.
 Adieu. Ton cœur, Hirza, m'étoit bien dû peut-être ;
 Et j'en ferois jaloux, si le mien pouvoit l'être.

H I R Z A.

Je rends grâce à ton zèle, ami trop généreux.



SCÈNE II.

HIRZA *seule.*

HÉLAS ! fut-il jamais un sort plus malheureux ?
 La hache de la mort a fait tomber mon père ;
 Et, mon cœur s'abreuvant de sa douleur amère,
 J'ai vu les Illinois vaincus, humiliés,
 Détourner loin de moi leurs regards effrayés.
 Il falloit qu'un François, embrassant ma défense,
 S'immolât tout entier au soin de ma vengeance :
 Il falloit que l'amour, plus puissant que nos Dieux,
 Armât contre les siens son bras victorieux :
 Lui, qui par ses bienfaits dut enchaîner mon ame,
 Hélas ! fait-il quel prix je réserve à sa flamme ?
 Il me faut, renonçant au plus tendre lien,
 Quand il venge mon père, assassiner le sien.
 Dieux ! quelle sombre horreur de mon ame s'em-
 pare !

Montréal, tu verras ton amante barbare,
 Insensible à tes pleurs, sourde à tes cris affreux,
 Traîner sur ce tombeau ce vieillard malheureux ;
 Et, levant sur son sein la main qui te fut chère,
 Faire jaillir sur toi tout le sang de ton père !

Avant de l'accomplir ce serment plein d'horreur ,
Tombe sur moi la foudre & le Ciel en fureur !
Pourquoi sacrifier l'amour à la nature ?
Est-il donc moins honteux d'être ingrat que parjure ?
Que dis-je ? j'ai juré d'adorer mon amant ;
Et Montréal enfin eut mon premier serment
Ah ! que de maux affreux vont fondre sur ma tête !
Mais si je prévenois le malheur qui s'apprête
Thamar peut voir encor ses mânes satisfaits.
Je tiens en mon pouvoir les prisonniers François ;
Ils sont nos ennemis , il faut qu'on les immole ;
Tout leur sang répandu dégage ma parole ;
J'appaise mon amant , & mon pere , & les Dieux ,
Si-tôt que de l'hymen j'aurai formé les nœuds ,
J'accomplis mon serment. Ombre chere & sacrée,
Pardonne ce détour à ta fille éplorée.
Tu chéris Montréal , ton choix tomba sur lui ;
C'est ton vengeur , ton fils , mon amant , mon
appui ;
Tu renais dans son pere ; & désormais leur vie
Est un dépôt sacré que le Ciel me confie.
Mais je vois Montréal ; la mort est dans ses yeux.



SCENE III
MONREAL, HIRZA.

MONREAL.

Ah ! pardonne aux transports d'un amant furieux.
On ne versera point le sang qui m'a fait naître :
Quelque grand à tes yeux que son crime puisse être ;
Songe au moins que ce crime est l'ouvrage du sort :
Songe qu'au même instant ma mort suivra sa mort.
J'implore à tes genoux & sa grace & la mienne.

HIRZA.

Sa grace ?

MONREAL.

De ta bouche il faut que je l'obtienne,
Il faut que par mes pleurs

HIRZA.

Montréal, lève-toi.

Sais-tu que ta prière est un affront pour moi ?
Ah cruel ! est-il rien sur la Terre , au Ciel même ,
Qui puisse dans mon cœur balancer ce que j'aime ?

S'il falloit prononcer entre ton pere & moi,
Tu balancerois donc à me garder ta foi ?

M O N R E A L,

Chere Hirza , prends pitié du tourment que j'en-
dure :

Mon amour n'a que trop étouffé la nature.

H I R Z A.

Rassure-toi. Formons un éternel lien ;
Et ton pere aujourd'hui va devenir le mien.

M O N R E A L.

Instant que je craignois ! ô tyrannique flamme !
Hélas ! . . . Quel ascendant elle a pris sur mon ame ?

H I R Z A.

Approche ; & pour jamais consacre ici ta foi ,
Aux Dieux de mes ayeux , à mon pays , à moi.
Mais d'où naît , Montréal , ce trouble qui m'étonne ?

M O N R E A L.

Il faut que pour jamais

H I R Z A.

Acheve. Je frissonne.

M O N R E A L.

Je ne puis . . .

TRAGÉDIE.

61

H I R Z A.

Je le veux. Que vois-je ? Tu frémis !
Tu détournes de moi tes regards interdits.

M O N R E A L.

O Dieu !

H I R Z A.

Fais donc cesser cette horreur que j'endure,
De ton silence, hélas ! que faut-il que j'augure ?

M O N R E A L.

Que notre hymen étoit le plus cher de mes vœux ;
Mais que dans ton amant tu vois un malheureux
Que tes yeux prévenus avoient seu mal connoître ;
Que je suis un parjure, un sacrilège, un traître ;
Que perdre ce que j'aime est l'arrêt de ma mort,
Que mon malheur le veut, qu'il faut céder au sort.

H I R Z A.

Que ton malheur le veut ! ah ! que dis-tu, barbare ?
Quel est-il ce malheur, ce sort qui nous sépare ?
Hélas ! que t'ai-je fait ? pourquoi changer ? mais non,
Ta crainte pour un pere égare ta raison.
J'ai reçu ta parole, elle est inviolable.
Est-ce de trop aimer que ton cœur est coupable ?

Tu parles de remords, de tourmens, de forfaits ;
L'amour qui nous unit ne les connut jamais.
Cesse donc , Montréal, si tu m'aimes encore ,
D'avilir à mes yeux ce que mon cœur adore.

M O N R É A L.

Cesse plutôt d'aimer un objet odieux.
Ah cruelle ! où prends-tu ce charme impérieux ;
Ce charme qui commande à la volonté même ?
Tu vois donc sans pitié mon désespoir extrême ?
Si tu l'oses , réponds : qu'exiges-tu de moi ?
Je n'aime , je ne sens , je ne vis que par toi :
Ordonne & j'obéis : mais laisse à ta victime
La honte & les remords qui sont les fruits du crime.
Armé contre les miens , mon parricide bras
Ne s'est-il pas souillé des plus noirs attentats ?
Tandis qu'il fume encor du sang de ma patrie ,
Aux Autels de tes Dieux tu veux qu'il sacrifie !
Je fais trop que cent fois mes sacrilèges mains
Ont encensé tes Dieux , l'objet de mes dédains :
Mon cœur y répugnoit ; n'importe , il falloit plaire ,
A toi que j'idolâtre , à ton peuple , à ton pere.
L'amour faisoit mon crime, il m'en cachoit l'horreur :
Mais le devoir terrible enfin parle à mon cœur.
A ma patrie , au Ciel il faut un sacrifice :
C'en est fait.

TRAGÉDIE. 63

H I R Z A.

Je t'entends. Dépouille l'artifice:

Quand tu vois échouer tes vœux ambitieux,
Tu rejettes ma main, tu dédaignes mes Dieux.
On me l'avoit prédit, je n'aurois pu le croire.
L'amour n'entra jamais dans une ame si noire;
Non, traître, non jamais.... Quel est-il ce devoir,
Plus saint que tes sermens, qui fait mon désespoir?
Qu'oses-tu me parler de Ciel & de Patrie?
Quoi! tu l'abusois donc ton amante attendrie,
Alors que tu rendois un hommage imposteur,
Un hommage à ses Dieux, démenti par ton cœur?

M O N R É A L.

Vois par-là, vois combien mon amour est extrême;
Il m'a fait tout enfreindre.

H I R Z A.

Il n'est donc plus le même;

Ingrat?

M O N R É A L.

Quoi! mon amour? ah! j'en atteste...

H I R Z A.

Qui?
Tes sermens? tu les romps; ton Dieu? tu l'as trahi.

Tu connois mal encor l'ame d'une Sauvage ;
 Tu verras si son bras fait venger un outrage ,
 Si ton pere à son cœur est plus cher que le sien.
 Traître, fuis ton devoir ; je vais remplir le mien.

SCENE IV.

Les mêmes, HIASKAR, OUKEA.

OUKEA à Hirza.

DU Conseil des Vieillards reçois l'ordre suprême,
 Fidelle à ton serment, tu dois, dès ce jour même,
 Au tombeau de ton pere, immoler de ta main
 Le coupable François qui fut son assassin.
 Ton cœur s'y résout-il ?

HIRZA.

Si je veux qu'il périsse ?
 Oui sans doute ; & je cours préparer son supplice.

SCENE V.

HIASKAR, OUKEA, MONRÉAL:

MONRÉAL suivant Hirza qui sort.

ARRÊTE. Ecoute au moins. Quoi ! tu pourrois...
 Ah Dieux !

Hirza,

Hirza, quoi ! de mon sang t'abreuver à mes yeux !

(*Aux Sauvages.*)

Et vous, monstres jaloux, quand mon malheureux
pere

Eût été de Thamar meurtrier volontaire,
Tant de braves François, expirans sous vos coups,
N'ont-ils pas apaisé ses mânes en courroux ?
Mais si ce n'est assez, si votre infâme rage
Est affamée encor de meurtre, de carnage,
Venez, rigres, venez épuiser dans mon flanc,
Dans le flanc de son fils, un trop coupable sang :
Frappez, & je rends grace à votre barbarie,
Si vous sauvez mon pere & m'attachez la vie.

H I A S K A R.

François, tu nous vois tous honteux de ta fureur.
Nous avons dû t'apprendre à vaincre la douleur,
Souviens-t-en. Si tu peux justifier ton pere,
Nous allons t'écouter ; parle, mais sans colere.
Parle.

M O N R É A L.

Eh bien ! si par vous autrefois adopté,
Au rang de vos Guerriers Montréal fut compté,
Lui sera-t-il permis, malheureux & coupable,
De réclamer un droit chez vous inviolable,
Le plus cher à mon cœur, le plus saint pour un fils ?

E

O U K E A , *lui donnant un collier.*

Qui , s'il ne sauroit nuire aux loix de mon pays.
Ce gage t'en assure.

M O N R É A L *remettant son épée.*

Ami , qu'à sa patrie
Mon pere soit rendu , j'offre pour lui ma vie.
Je fais plus. En son nom , je jure que son bras
Ne vengera jamais ses fers , ni mon trépas.

O U K E A .

François , nous t'approuvons de mourir pour un pere.

H I A S K A R .

Venger Thamar sans doute est juste & nécessaire. . . .

M O N R É A L *à Oukla.*

De l'Auteur de mes jours va donc briser les fers.

O U K E A .

Tu seras satisfait. *(Il sort.)*



SCENE VI.
MONRÉAL, HIASKAR.

MONRÉAL *à lui-même.*

Après tant de revers,
Je pourrai donc. . .

HIASKAR.

Veux-tu m'entendre & me connoître ?
Ton cœur doit m'estimer, quelque grand qu'il puisse
être.

Cent fois plus que les miens j'ai vanté tes hauts faits ;
Je t'aurois immolé mes plus chers intérêts,
Tout, hors ma liberté ; dès que j'ai craint pour elle,
J'ai résolu ta mort & la voulois plus belle.

Mais s'il faut qu'une femme, aujourd'hui ton bour-
reau,

De tes jours dévoués éteigne le flambeau, .
Nous avilissons trop un Guerrier intrépide.
Est-ce à toi de tomber sous un bras si timide ?
Envers Thamar, Hirza dégageant notre foi,
Peut encor le venger sur d'autres que sur toi :
Laisse agir seulement le zèle qui m'anime.
Le sang des prisonniers. . .

E ij

68 HIRZA, TRAGÉDIE.

MONRÉAL.

Sois vrai, sois magnanime.
Quand mon pere aujourd'hui s'est dévoué pour eux,
J'ai vu ton cœur frappé de ce trait généreux.
Eh ! pourquoi me donner un conseil si contraire
Aux vertus que toi-même admirois dans mon pere ?

HIASKAR.

Pour épargner aux miens la honte de ta mort,
Pour sauver un Guerrier, digne d'un meilleur sort,
Hirza croit de ton pere apprêter le supplice ;
Je cours me faire entendre, il faut qu'elle en rou-
gisse ;
Et bientôt Hiaskar t'épargnera l'horreur
De subir une mort indigne d'un grand cœur.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

MONRÉAL *seul.*

Tes vœux seront trompés. Oui, si je fus un traître,
Je vais rendre l'honneur au sang qui m'a fait naître.
O mes concitoyens, pardonnez mes forfaits ;
Je reprends les vertus & l'ame d'un François.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIRZA, GUERRIERS.

HIRZA.

IL faut donc l'accomplir ce funeste serment !
Et sur qui ? ... j'en frémis ! quels apprêts ! quel moment ! ...

Non jamais , quel que soit le devoir qui me lie ,
Ma main à ce vieillard n'arrachera la vie. ...
Mais c'est trop balancer. ... Etouffons nos regrets. ...

(*Aux Guerriers.*)

Amenez en ces lieux les prisonniers François ;
Allez , amis.

(*Les Guerriers sortent.*)



SCENE II.

HIRZA *seule.*

JE fais qu'ambitieux, parjure,
Tu trahis, Montréal, la flamme la plus pure :
Je fais que tout conspire à te fermer mon cœur,
Je ne t'aimai jamais avec tant de fureur.
Et l'ingrat, abusant d'un cruel avantage,
Ose faire à mes feux le plus sensible outrage !
Lé voilà donc, grands Dieux, ce cœur si bien épris,
Cet amour si constant, ce bonheur tant promis !
Le voilà ! C'en est fait : pour prix de mes tendresses,
Nos nœuds presque formés, les sermens, les promesses,
Tout est évanoui : malheureuse ! & mes pleurs,
Et d'un cœur déchiré les mortelles douleurs,
Et de l'amour jaloux les transports, la furie,
Le salut de son pere & le soin de sa vie,
Rien n'a pu le changer, ni même l'attendrir,
Rien n'a pu de son ame arracher un soupir.
O toi, que j'avois cru si constant & si tendre,
Cher amant ; ah ! du moins si tu pouvois m'entendre,
Si tu voyois combien il en coûte à mon cœur,

Pour remplir un serment qui me glace d'horreur ,
 Par pitié pour mes maux , tu gémirois peut-être
 De l'excès de ce feu que toi seul as fait naître.
 Des prisonniers François quand je hâte la mort ,
 Tu ne l'imputerois qu'à mon malheureux sort.
 Dans ces lieux cependant ils tardent à se rendre.
 Que vois-je ? Oukéa seul ! Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

SCENE III.

OUKÉA, HIRZA.

OUKÉA.

HIRZA , préparons-nous à de nouveaux revers.
 Les prisonniers François ont tous brisé leurs fers.
 De nos jeunes Guerriers sollicitant le zèle ,
 Ton amant , soutenu de leur troupe rebelle ,
 Vers le lieu du Conseil précipitoit ses pas ;
 Il réclamoit les siens , il excitoit leurs bras :
 Tout un peuple indigné contr'eux soudain s'avance ;
 Déjà la flèche vole , & le combat commence.
 Des meres , s'élançant entre les deux partis ,
 Leur découvrent le sein qui les avoit nourris ;

Eiv

Et leurs cris douloureux, leurs sanglots & leurs larmes
Ont ému tous les cœurs & fait tomber les armes.
Dans ce désordre affreux les prisonniers François
Autont su, par la fuite, échapper à nos traits;
Hiaskar les poursuit. Montréal & son pere,
Des Vieillards entourés, en bute à leur colere,
Presqu'au sein de la mort, semblent d'un œil content
Envifager l'horreur du sort qui les attend.

H I R Z A.

Quand, malgré mon serment, pour lui seul je differe
A remplir les devoirs d'un sanglant ministère,
Il le voit! & le lâche a le plaisir affreux
De me désespérer, de dédaigner mes feux!
Malgré sa perfidie & son indifférence,
Dans le fond de mon ame un rayon d'espérance,
Il le faut avouer, soutenoit mon amour:
J'ai cru qu'un feu si pur le toucheroit un jour.
Quel horrible avenir mon malheur me prépare!
A quelle extrémité me réduis-tu, barbare!
Eh quoi! contre ton pere irritant ma fureur,
Tu forces donc mon bras à lui percer le cœur?

O U K E A.

Non, tu n'as plus, Hirza, de pouvoir sur sa vie.

C'est ton amant qu'il faut que ta main sacrifie.

H I R Z A.

Qu'entends-je ? qu'as-tu dit ?

O U K E A.

Par nous tous avoué,
Montréal, pour son pere, ici s'est dévoué.

H I R Z A.

Montréal ?

O U K E A.

Oui, lui-même.

H I R Z A.

Hélas ! tu vois mon trouble,
Pardonne ; la pitié malgré moi le redouble.
Quel coup affreux du sort ! quel horrible serment !

O U K E A.

Il le faut accomplir ; ton salut en dépend.

H I R Z A.

Quoi ! tu l'oses penser, que ma main sanguinaire
Pourroit. . .

Dans ce tombeau regarde , téméraire ,
Thamar ensanglanté , menaçant , furieux ,
De ta promesse ici prendre à témoin nos Dieux :
Vois tous ces Dieux, sur nous grossissant les tempêtes,
Aux foudres de l'Europe abandonner nos têtes.

H I R Z A .

O mon pere , ô mes Dieux , qu'exigez-vous de moi ?

O U K E A .

Ton devoir. Songes-tu qu'il a trahi sa foi ,
Qu'en secret il nous hait , qu'il te trompe & t'ou-
trage ?

H I R Z A .

O mânes de Thamar , soutenez mon courage !
Je vois l'abîme affreux où m'a plongé le sort. . . .
Puisqu'il s'est dévoué , ma main lui doit la mort :
Je veux du même fer , qui doit trancher sa vie ,
Percer ce cœur qui l'aime avec idolâtrie :
Ma main qu'il dédaigna , que le Ciel croit punir ,
Malgré le Ciel & lui , saura nous réunir.

O U K E A .

Je le vois ; cache-lui le poison qui te tue.

SCENE IV.

MONRÉAL, *pere*, MONRÉAL, *filz*,
HIRZA, OUKÉA, GUERRIERS,
CONSEIL DES VIEILLARDS,
FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

QUEL froid pénètre au fond de mon ame abattue !

MONREAL, *filz*, à son pere.

'Ah ! laissez-moi mourir, vous ne connoissez pas
La fureur de mes feux, mes forfaits, mes combats ;
Je vous dois mes remords, mais sans votre présence
L'amour auroit cent fois emporté la balance...
Lorsque le ciel permet que je meure pour vous,
Ne plaignez que la main qui va porter les coups.

OUKÉA, à Hirza, tenant une épée.

Que l'aspect de ce fer redouble ta colere :
Il étoit enfoncé dans le flanc de ton pere ,
Ma main l'en arracha ; fais de même en ce jour ,
Attache de ton cœur un criminel amour ;
Que tout , jusqu'à son nom, sorte de ta pensée :
Ou plutôt, s'il combat dans ton ame offensée ,
Fais-en le sacrifice, il en sera plus beau.
Je dépose ce fer au pied de ce tombeau :

Teint du sang de ton pere, il soutient ta constance;
Instrument de sa mort, qu'il serve à sa vengeance :
(*Il met l'épée sur l'autel.*)

Viens, armes-en ton bras.

MONREAL, *fils, à Hirza.*

J'ai mérité mon sort.
Frappe ; comme un bienfait je recevrai la mort.

H I R Z A.

Lâche & perfide amant, nul espoir ne te reste :
Périssent dans ton sang des feux que je déteste,

MONREAL, *pere.*

Arrête, & vois sur qui doit tomber ta fureur.
Ma main tua ton pere, il en fut le vengeur.
Si la mort de Thamar à tes yeux est un crime,
Si le sang doit couler, connois mieux ta victime,
La voici. De mon fils je dégage la foi.
Mon fils sans mon aveu n'a pu s'offrir pour moi.

H I R Z A.

L'un a tué mon pere, & l'autre m'a trahie :
Ma main à l'un des deux doit arracher la vie,
Je les vois d'un front calme, en attendant la mort,
Insulter l'un & l'autre à mon malheureux sort.

(*A Montréal, fils.*)

Oui , (je lis dans ton cœur ,) ma douleur fait ta joie ;
 Tu t'abreuves des pleurs où mon ame se noie ;
 Et , bravant les effets de mon vain désespoir ,
 Tu comptes sur un feu que j'ai trop laissé voir.
 Ne crois plus abuser du foible de mon ame :
 Mes yeux s'ouvrent enfin. Je rougis de ma flamme ,
 Je déteste nos nœuds , je les romps pour jamais ;
 Et , plus tu me fus cher , ingrat , plus je te hais ,
 Plus je veux me venger . . . ma douleur est cruelle.
 J'en mourrai , je le sens , oui ; mais tremble , infidèle.
 (*Allant à l'autel , & prenant le poignard.*)
 Mânes chers & sacrés , vous serez satisfaits.

SCÈNE V. & dernière.

Les mêmes, H I A S K A R.

H I A S K A R.

ARRESTE , arrête , Hirza ; j'ai rempli tes souhaits.

Les François à nos coups avoient cru se soustraire :
 Mais j'ai vengé sur eux les mânes de ton pere.

L'un deux , en expirant , m'a dit que Fontalbar ,
 (*En montrant l'épée qui est sur l'autel.*)

Lui-même , de ce glaive , avoit frappé Thamar.

(*A Montréal , pte.*)

78 HIRZA, TRAGÉDIE.

Ainsi, brave guerrier, tu prodiguois ta vie?

M O N R E A L, *pere.*

Non, j'épargnois un sang utile à ma patrie.

H I R Z A, *la main appuyée sur l'autel.*

Et moi qui vois la honte ou m'abaissent mes feux,
Moi qui devois remplir un serment malheureux,
Moi pour qui désormais la vie est un supplice,
Je t'aime encore, ingrat ! que ce fer m'en punisse.

(*Elle se frappe.*)

M O N R E A L, *fils.*

Arrête, chère Hirza !. pour te prouver ma foi..

(*Il saisit le fer.*)

MONREAL, *pere, se précipitant entre Hirza & son
fils, lui arrachant le fer & le repoussant.*

Ah, mon fils !

M O N R É A L, *fils, à Hirza.*

Va, tu meurs moins à plaindre que moi.

M O N R É A L, *pere.*

Songe que ton devoir est d'aimer ta patrie,
De lui sacrifier ton amour & ta vie.

Tu vainquis une fois, en osant la trahir ;

Ne t'en souviens jamais que pour la mieux servir ;

Conserve cet espoir : & , si tu fus rebelle ,

Tu peux si bien mourir en combattant pour elle !

F I N.



